L'œuvre poétique d'Ibn al-Ǧayyāb, assez volumineuse, est cependant — somme toute — assez médiocre, malgré sa perfection formelle évidente. C'est à ses tâches politiques qu'en réalité Ibn al-Ǧayyāb doit son titre poétique fondamental : avoir écrit, entre autres, des poèmes épigraphiques sur les murs de l'Alhambra et du Généralife, et avoir inspiré le style des poèmes épigraphiques de ses disciples et successeurs Ibn al-Ḫaṭīb et Ibn Zamrak (« la plus belle édition d'un *dīwān,* » dit joliment García Gómez). Mme Rubiera Mata a su prouver en effet que la plupart de ces textes sont dus non pas uniquement à Ibn Zamrak (comme le voulaient les chercheurs, depuis le XIXe siècle), mais aussi à Ibn al-Ḫaṭīb et surtout à Ibn al-Ǧayyāb. Elle a su aussi les distribuer dans le temps — selon les souverains auxquels ces poèmes sont souvent, directement ou indirectement, adressés — et dans les espaces, car les poèmes sont souvent mis dans la bouche des diverses parties des palais où ils sont inscrits. Enfin et surtout, dans ce livre comme dans d'autres travaux ultérieurs (dont notamment, *La arquitectura en la literatura árabe*, Madrid, 1981 et 1988; traduction italienne, *L'immaginario e l'architettura nella letteratura araba medievale*, Gênes, 1990), elle propose des analyses très brillantes concernant le sens à la fois esthétique, politique et islamique de ces textes, le sens que les Arabes d'al-Andalus voulaient précisément donner, en artistes mais aussi en fins politiciens et musulmans orthodoxes, à leurs constructions princières. Ibn al-Ǧayyāb est un terrain d'études remarquable, pour ce genre de recherches.

De trop nombreuses coquilles gênent parfois la lecture de cette seconde édition. Elles auraient pu et dû être évitées.

Míkel de EPALZA
(Université d'Alicante)

M.M. BADAWI (edited by), *The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic literature.* Cambridge University Press, Cambridge, 1992. 15,5 × 23,5 cm, XIII + 571 p.

Cet ouvrage collectif, qui fait partie de l'histoire générale de la littérature arabe que l'université de Cambridge est en train de réaliser, comprend quatorze chapitres, précédés d'une note de l'éditeur, d'une table chronologique des événements politiques qui ont marqué l'évolution du monde arabe entre 1787 et 1991, et de deux cartes (Maghreb et Moyen-Orient); ils sont suivis d'une bibliographie (p. 483-550) et d'un index.

Des quatorze chapitres, le premier est constitué par une introduction en deux parties : la première (Badawi, Oxford) retrace, chiffres et dates à l'appui, l'évolution politique, sociale et économique du monde arabe au cours des XIXe et XXe siècles qui a servi d'arrière-fond au développement de la littérature arabe moderne. Badawi procède ensuite à une périodisation dont il précise cependant qu'elle n'est qu'indicative. Il distingue trois périodes : celle qui va de 1834 à 1914 (traductions, adaptations, néoclassicisme); celle de l'entre-deux-guerres (nationalisme et romantisme); celle qui débute à la fin de la deuxième guerre mondiale et qui se caractérise par le conflit des idéologies et par des courants littéraires diversifiés.

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Dans la seconde partie, consacrée aux traductions et adaptations, P. Cachia (Columbia) examine d'abord le rôle des initiatives gouvernementales, centrées sur les traductions non-littéraires, puis se penche sur la contribution chrétienne et, notamment, sur les missions et les traductions de la Bible. Enfin, il traite des efforts individuels en la matière, du type de traductions publiées dans la presse et présente les travaux de Ṭahṭāwī, M. al-Naqqāš et ʿU. Ǧalāl, avant d'énumérer les difficultés rencontrées par ces traducteurs-adaptateurs et leurs conséquences.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à la poésie : néoclassique (S. Somekh, Tel Aviv), romantique (R.C. Ostle, Oxford) et moderniste (S.K. Jayyusi, PROTA, Cambridge, Massachussets).

À propos du néoclassicisme, Somekh rappelle que quatorze siècles de tradition poétique sont en jeu, d'où le choix d'un retour aux sources, se combinant avec la conscience encore confuse de ce que la poésie doit refléter des sujets modernes. Cette poésie néoclassique, dont Somekh tente de donner une définition formelle, s'étend sur le dernier tiers du XIXe et le premier du XXe siècle. Suit un aperçu historique : du milieu à la fin du XIXe siècle avec, parmi d'autres, al-Bārūdī, considéré comme le premier poète moderne; de 1900 à 1930, période dominée par Šawqī, M. Ḥāfiẓ Ibrāhīm en Égypte et Ǧawāhirī, Ruṣāfī et Zahawī en Iraq; enfin, la période qui va de 1930 à nos jours et correspond à la stagnation du modèle. L'auteur analyse ensuite les thèmes et les types et note que la poésie néoclassique se fait le porte-parole de la nation, tout en se cantonnant dans les cadres formels anciens. Une mention spéciale est faite dans ce cadre des drames en vers : Ḫ. al-Yāziǧī au Liban; N. al-Ḥaddād et Šawqī en Égypte. Enfin, Somekh essaie d'analyser la structure interne des poèmes, le langage poétique, les « mots et les allusions », la rhétorique et le lexique et conclut à « l'incapacité » des néoclassiques à créer un nouveau langage poétique en même temps qu'à leur absence d'envie de ce faire.

Le chapitre suivant concerne les romantiques. Après avoir défini ceux-ci par opposition aux néoclassiques, Ostle traite d'abord de Ḫ. Muṭrān, considéré comme une figure de transition entre classicisme et romantisme. Il analyse ensuite les œuvres du groupe Dīwān et celles des poètes du Maḥǧar, en présentant d'abord le groupe de New York, puis celui de São Paulo. Plus novatrice que celle du Moyen-Orient, la poésie du Maḥǧar prépare le chemin aux révolutions formelles du milieu du siècle. La dernière partie du chapitre est consacrée aux poètes regroupés autour de la revue Apollo. L'auteur souligne que ce « groupe » n'a pas de caractéristiques définies, avant d'analyser les œuvres d'Abū Šādī, d'I. Nāǧī, de ʿAlī M. Ṭahā (Égypte), d'Ilyās Abū Šabaka (Liban) et d'al-Šābbī (Tunisie). Il conclut son étude en signalant que la valeur des romantiques a été sous-estimée par les critiques et poètes de l'après-guerre, alors même que le romantisme constitue la première vague de sensibilité moderne dans la poésie arabe et que la dette de la génération suivante est grande à son égard.

Le chapitre concernant la poésie moderniste suit un plan difficile à saisir et se caractérise par de nombreuses redites. Il comprend deux parties dont la première décrit l'arrière-fond sur lequel s'est développée la poésie moderniste : le romantisme, le symbolisme (Saʿīd ʿAql), les premières expérimentations sur la forme et celles des surréalistes. Quant à la deuxième

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

partie, elle est consacrée à la période moderniste proprement dite, dans laquelle Jayyusi distingue trois phases qui s'interpénètrent : celle des « pionniers » (1948-1967); celle dite « chaotique » (années soixante-dix); enfin, la phase « actuelle ». La majeure partie de l'étude est ensuite consacrée aux « pionniers » (26 pages), les deux autres périodes étant traitées en respectivement deux et quatre pages, aucun nom ni titre ne figurant à propos de la deuxième. Pour présenter les pionniers parmi lesquels on trouve, avec des lacunes importantes, à peu près tous les poètes qui écrivent depuis la fin des années quarante, Jayyusi se base sur des critères qui se veulent formels : la forme comme catalyseur; mythe, archétype et thème de la ville; langage, ton et attitude; métaphore. Ce « plan » oblige l'auteur à revenir à plusieurs reprises sur les mêmes poètes — dont certains sont également cités pour la troisième période — et ne lui permet de donner une vision claire ni de l'œuvre, ni des caractéristiques de chacun, ni de l'évolution globale de la poésie moderniste.

Les chapitres V à VII sont, eux, consacrés au roman et, d'abord, à ses débuts (R. Allan, Pennsylvania, Philadelphia). Allan examine en premier lieu les auteurs dont les écrits constituent des ponts entre les genres narratifs classiques et le roman moderne : les pionniers syro-libanais (N. al-Yāzigī, Šidyāq, F. Marrāš, Salīm al-Bustānī), Ṭahṭāwī, ʿA. Mubārak (littérature de voyage) et Manfalūṭī. Sont ensuite analysés les ouvrages du début du siècle — et en premier lieu le *Ḥadīṯ ʿĪsā b. Hišām* de M. al-Muwailiḥī — qui ont en commun de procéder à une critique, parfois sarcastique, de la société (I. al-Muwailiḥī, Ḥāfiẓ Ibrāhīm, Luṭfī Ǧumʿa). Une place est faite à al-Mawṣilī (Iraq), A. al-Duʿağī (Tunisie) et al-Muʿaqqiṭ (Maroc). La seconde partie du chapitre s'occupe, elle, du roman historique et de l'œuvre en prose de Ǧibrān et de Nuʿayma. Une mention est faite du Tunisien al-Masʿadī. Enfin, le chapitre se termine sur un résumé de *Zaynab* de Haykal ainsi que sur une analyse de son contenu et de sa langue.

Le chapitre VI, du même auteur, est consacré au roman de la maturité en dehors de l'Égypte. Allan aborde la période de l'entre-deux-guerres, qui se caractérise par des romans traitant de l'identité nationale, de l'indépendance et de la colonisation ainsi que par des romans historiques. Il résume et analyse dans ce cadre des ouvrages syriens, tunisiens, libanais, algériens et soudanais. La deuxième partie du chapitre est consacrée à la période de l'après-guerre. Les romans sont regroupés par thèmes : conflit et confrontation (le destin du peuple palestinien, l'impact de la guerre des six jours); la guerre civile libanaise; le monde arabe et l'Europe : cultures en contact; puis, après les indépendances : la révolution et le changement; la corruption politique; la campagne et les paysans; la famille dans la société, thème sous lequel sont regroupés des ouvrages traitant du conflit des générations et du problème de la femme; l'individu et son identité, avec des romans qui ont pour sujet l'oppression et l'aliénation. Un sous-chapitre est consacré aux nouvelles expérimentations. Cette présentation conduit à d'importantes lacunes et à la dispersion de l'œuvre d'un même auteur sur plusieurs sous-chapitres. Dans la dernière partie du chapitre, enfin, Allan présente une analyse par trop rapide de l'évolution des techniques romanesques, de la langue et des styles.

Le dernier chapitre consacré au roman relate son évolution en Égypte depuis *Zaynab* jusqu'en 1980. H. Kilpatrick (Berne) commence par une analyse détaillée de *Zaynab*, puis

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

passe en revue les romans d'imitation, les autobiographies, le roman historique et les œuvres de ʿAqqād, Māzinī, Ṭ. Ḥusayn, Ḥakīm et Lāšīn. Sont ensuite abordés les romans historiques qui, sous couvert d'histoire, traitent de la réalité politique et sociale contemporaine (ʿA. Kāmil, N. Maḥfūẓ), puis les romans réalistes de N. Maḥfūẓ jusqu'à la trilogie, enfin, les romans populaires. Kilpatrick se penche ensuite sur l'impact plus ou moins profond de la révolution de 1952 et oppose les réactions relativement superficielles de l'ancienne génération (Muḥ. Taymūr, Ḥaqqī) à celles des jeunes écrivains engagés (Šarqāwī, L. al-Zayyāt, Y. Idrīs). Elle note que la génération des années soixante élargit l'horizon du roman (F. Ġānim, al-Aswānī, S. Mursī, M. Diyāb et Ǧ. ʿAṭiyya Ibrāhīm), puis aborde les expérimentations romanesques qui vont au-delà du réalisme (N. Maḥfūẓ depuis *Awlād ḥāratinā* jusqu'à *Mīramār*). Maḥfūẓ domine, certes, les années soixante, mais d'autres commencent à explorer de nouvelles techniques. Émergent ainsi, à la fin des années soixante, de jeunes romanciers, indépendants les uns des autres et ayant une compétence technique supérieure à celle de leurs prédécesseurs (Y. al-Qaʿīd, Yaḥyā Ṭ. ʿAbd Allāh, ʿAbd al-Ḥakīm Qāsim, Ġīṭānī, Ṣunʿ Allāh Ibrāhīm, Ḫarrāṭ). Le chapitre — l'un des meilleurs de l'ouvrage — se termine sur une conclusion définissant les caractéristiques du roman égyptien arrivé à maturité.

Un seul chapitre est consacré à la nouvelle (S. Hafez, Londres). Après une brève introduction, Hafez analyse d'abord les formes embryonnaires du genre (Nadīm, *maqāmāt* du XIXe siècle), puis l'œuvre des pionniers, enfin, les premières contributions significatives (les frères ʿUbayd, Muḥ. Taymūr, M.ʿA. al-Sayyid) et les œuvres de la maturité (Maḥmūd Taymūr, Lāšīn). Il fait remarquer ensuite que la nouvelle oscillera pendant les années trente entre les normes réalistes et romantiques, avant de se consacrer aux représentants de la nouvelle romantique en Égypte, en Syrie, en Palestine, au Liban et en Iraq, une place à part étant réservée à la nouvelle sentimentaliste avec ses deux tendances : celle représentée par M. Kāmil et ses successeurs et la tendance socialiste (Šarqāwī, M. Ṣidqī en Égypte; les frères Kayālī en Syrie). Vient ensuite une analyse des représentants majeurs de la nouvelle réaliste : Ḥaqqī, I. al-Miṣrī, N. Maḥfūẓ (Égypte), ʿAflāq et Dīrānī (Syrie), Š. Darwīš et ʿAbd al-Ḥaqq Fāḍil (Iraq). Hafez note à ce propos que la nouvelle est la forme littéraire la plus capable de capter la vie et ses multiples facettes (T.Y. ʿAwwād au Liban; M. al-Badawī en Égypte) et qu'ayant atteint ses sommets dans les années quarante (Ṭ. Ḥusayn, Y. Idrīs), elle se met à proliférer dans les années cinquante et soixante. Il donne la liste des auteurs de cette période, avant d'analyser à titre d'exemple un nouvelliste par pays : ʿAbd al-Malik Nūrī (Iraq), S. Ḥūrāniyya (Syrie), Kanafānī (Palestine), S. ʿAyyād (Égypte).

Entre 1960 et 1980 la nouvelle reflète, selon Hafez, les contradictions d'une réalité changeante et se caractérise par l'émergence d'une nouvelle sensibilité, tout en se singularisant par l'éveil de mouvements littéraires dans le Golfe, au Soudan et au Maroc. Après avoir fait leur place aux expérimentations de Bišr Fāris, ʿA. Kāmil et Fatḥī Ġānim, Hafez consacre les deux derniers sous-chapitres aux pionniers du modernisme (Y. al-Šārūnī, Ḫarrāṭ en Égypte; F. al-Tekerlī en Iraq; Z. Tāmir en Syrie) et à ceux qu'il appelle « les prophètes de la ruine et de la contradiction » qui s'imposent dans les années soixante-dix. Faute de place, il se contente de nous en fournir la liste.

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les deux chapitres suivants s'occupent de l'évolution du théâtre et, d'abord de ses premiers développements (Badawi). L'auteur analyse les formes littéraires classiques les plus proches du théâtre occidental, puis les premiers développements du théâtre arabe au XIXe siècle (M. al-Naqqāš, Y. Ṣannū'). Il présente ensuite les successeurs de Naqqāš au Liban et en Syrie (S. al-Naqqāš, A. Abū Ḫalīl al-Qabbānī), enfin les développements ultérieurs en Égypte avec l'émergence, à côté des adaptations ('U. Ǧalāl, N. al-Ḥaddād), d'un théâtre véritablement égyptien (F. Anṭūn) qui atteint sa maturité avec I. Ramzī. Le chapitre se termine sur une analyse des œuvres théâtrales de Muḥ. Taymūr et de Anṭūn Yazbek.

C'est 'Alī al-Rā'ī ('Ayn Shams, Le Caire) qui s'est chargé d'étudier l'évolution du théâtre depuis 1930. La première partie du chapitre est consacrée au théâtre en vers (Šawqī, A. 'Abāẓa, Šarqāwī, 'Abd al-Ṣabūr, N. Surūr en Égypte; Abū Rīša, 'A. Mardanī, Ḫ.M. al-Barādi'ī en Syrie; S. al-Qāsim, M. Basīsū en Palestine). L'auteur analyse ensuite la naissance du théâtre national en Égypte avec l'œuvre de T. al-Ḥakīm, puis présente les dramaturges égyptiens qui écrivent après 1952 (A. Farağ, N. 'Ašūr, Ṭibrīzī, M. Rūmān, M. Diyāb, Y. Idrīs, A. Sālim, Sa'd al-Dīn Wahbah), avant de se pencher sur le théâtre en dehors de l'Égypte où il ne se développe que tardivement : il faut attendre les années soixante-dix pour voir naître un théâtre libanais (troupe de Roger 'Assāf; 'Iṣām Maḥfūẓ); il en va de même en Syrie et en Iraq où le théâtre n'émerge qu'avec Sa'd Allāh Wannūs (1968) et Yūsuf al-'Ānī (1955). L'auteur traite ensuite du développement du théâtre au Koweit, à Bahrayn, au Soudan, en Libye, en Tunisie où un théâtre national n'apparaît que dans les années soixante-dix ('Izz al-Dīn al-Madanī); en Algérie où le public populaire continue de préférer les spectacles locaux, au point que K. Yāsīn s'inclinera devant la demande populaire lorsqu'il écrira en arabe; au Maroc, enfin, où le théâtre n'atteint sa maturité que dans les années soixante avec A. al-Ṭayyib al-'Ilǧ et al-Ṭayyib al-Ṣiddīqī.

Dans les deux chapitres suivants, P. Cachia analyse l'évolution du style des prosateurs, puis donne un aperçu du développement de la critique littéraire. Le premier de ces chapitres prend comme point de départ le style de Ḥasan al-'Aṭṭār pour analyser ensuite, exemples traduits à l'appui, la lente transformation du *badī'* en une prose plus fonctionnelle. Sont mis à contribution : N. al-Yāziǧī, Ṭahṭāwī, Manfalūṭī, Šidyāq, 'Abduh et Nadīm. Au tournant du siècle, la nouvelle élite est mûre pour une réorientation esthétique : elle abandonne le formalisme et cherche à exprimer des émotions. Ṭ. Ḥusayn élabore ensuite un style simple qui respecte cependant les normes classiques; Ḥaqqī, en introduisant des dialectalismes, va plus loin. Quant au dialectal, il s'impose dès l'époque de M. al-Naqqāš dans les dialogues comiques, puis est introduit dans ceux des romans et des nouvelles. La génération actuelle, enfin, ne considère plus la fidélité aux règles du classique comme un critère suprême, la caractérisation des personnages, les périodes historiques traitées exigeant de la liberté et de la variété. Aujourd'hui, conclut l'auteur, les écrivains expérimentent sans cesse de nouveaux modes d'expression et atteignent à la virtuosité en matière stylistique.

Le chapitre sur la critique littéraire commence par une description de celle du XVIIIe et XIXe siècle, et Cachia note qu'aucun critère nouveau n'apparaît jusqu'en 1876 où commencent à s'annoncer des changements (traduction de passages de l'*Art Poétique* de Boileau par Ǧalāl;

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

travaux de Ḥ. al-Marṣafī, A. Isḥāq, et Zaydān). Mais ce n'est qu'au début du XXe siècle que des voix s'élèvent pour réclamer de la méthode (Ḫ. Muṭrān, Ṭ. Ḥusayn, M. Ziyāda en Égypte; al-Šābbī en Tunisie). À partir des années vingt, enfin, les modernistes l'emportent : il s'agit désormais d'étudier la littérature arabe à la lumière des critères occidentaux. Cachia passe ensuite en revue les différentes tendances de la critique au XXe siècle : la critique romantique qui persiste jusque dans les années quarante; la critique réaliste et engagée : Malā'ika, la revue *al-Ādāb*, les critiques marxistes qui, malgré certains excès dogmatiques, s'avèrent alors parmi les plus cultivés (Ġ. Šukrī, Ṭarābīsī); la critique « linguistique », enfin, surtout présente en Afrique du Nord. Le chapitre se termine sur un rappel du prix que les critiques ont dû payer sur le chemin du progrès.

L'avant-dernier chapitre de l'ouvrage est réservé aux femmes écrivains (M. Cooke, Duke). Dès 1886, celles-ci commencent à se faire entendre en Égypte. Cooke analyse l'œuvre des pionnières (al-Taymūriyya; W. al-Yāziǧī, Z. Fawwāz; Bāḥiṯa al-Bādiya), puis rend compte du journalisme féminin (Égypte, Arabie Saoudite, Qatar), enfin présente l'œuvre des « voix isolées » : U. al-Idlibī (Syrie), Qalamāwī et Bint al-Šāṭi' (Égypte), Malā'ika (Iraq), Ǧayyūsī (Palestine), Ṯurayyā Qābil et A.F. Šākir (Arabie Saoudite). Elle consacre ensuite un sous-chapitre aux écrivains des années cinquante (Ba'labakī, Zayyāt, N. al-'Assāl, Sammān, E. Naṣr Allāh) et un autre aux voix palestiniennes (Ǧayyūsī, Faḍwā Ṭūqān, S. 'Azzām, S. Ḫalīfa) avant de présenter les « activistes » parmi lesquelles elle range l'Égyptienne Sa'dawī et le groupe qui se forme dans les années soixante-dix à Beyrouth (Sammān, E. Naṣr Allāh, N. Salmān, H. al-Šayḫ, L. 'Usayrān, N. Samāra, D. al-Amīr) et qui, sous l'impact de la guerre civile, vise à élaborer un nouvel éthos national. Ce groupe a reçu l'adhésion de femmes écrivains en Arabie Saoudite, au Bahrayn et au Qatar, que Cooke analyse dans leur diversité avant de mentionner les nouvelles venues des années quatre-vingt (L. Abū Zayd au Maroc; A. Rif'a en Égypte — laquelle prône un Islam revitalisé). Elle conclut en disant que les femmes ont su créer une tradition littéraire qui leur est propre et qui vise partiellement à subvertir le discours masculin. Ayant passé par les mêmes étapes que les femmes écrivains occidentales, elles ont peu à peu conquis leur identité et acquis leur autonomie littéraire.

Le dernier chapitre, enfin, est consacré à la poésie en dialectal (M. Booth, Illinois, Urbana-Champaign). Après avoir analysé les formes traditionnelles du XIXe siècle (poètes du Naǧd, du Yémen, du Maghreb, du Soudan, de l'Iraq, de la Transjordanie, de la Syrie et de la Palestine), Booth note que Nadīm et Ṣannū' (Égypte) donneront au *zaǧal* sa force critique et que celui-ci acquiert peu à peu droit de cité dans la presse. Au XXe siècle, le *zaǧal* se fait commentaire politique et véhicule de la critique sociale, en même temps que les *zaǧǧāl* continuent de fonder des journaux satiriques un peu partout dans le monde arabe. Sont ensuite analysées les œuvres d'al-Karḫī (Iraq), M.B. al-Tūnisī (Égypte), 'U. al-Za'annī, R. Naḫla (Liban), S. al-Arǧawānī (Syrie) qui confèrent au *zaǧal* sa respectabilité et en élargissent l'horizon. En combinant le *turāṯ* avec les traits avant-gardistes de la poésie en *fuṣḥā*, la génération des années cinquante réussira à faire partiellement admettre que la poésie en dialectal est un art (Mīšāl Ṭrād, Liban). Booth se penche ensuite sur les développements ultérieurs en Égypte (F. Ḥaddād, S. Ǧāhīn, Ligue Ibn 'Arūs; al-Abnūdī), au Soudan, en Iraq et sur la

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

péninsule Arabique, un sous-chapitre étant consacré au théâtre en dialectal (Égypte, Soudan, Yémen). Elle note, enfin, que, de par sa structure déclamatoire et son message ouvertement politique, la poésie en dialectal se fait action (A.F. Naǧm chanté par Šayḫ Imām) et que son audience potentielle dans les masses populaires fait d'elle la première victime de toutes les restrictions de la liberté d'expression. Elle conclut que, fleurissant néanmoins dans tout le monde arabe, la poésie en dialectal a un pouvoir spécificque à unir *turāṯ* et *muʿāṣara, aṣāla* et *taǧdīd.*

L'ouvrage que nous venons de décrire a de grands défauts et d'immenses qualités. Le premier des défauts est son caractère bâtard — ni ouvrage de pure référence, ni histoire littéraire destinée à une lecture continue. À quelques exceptions près, tous les auteurs sont gênés par le manque de place, ce qui entraîne un certain nombre d'incohérences dont voici quelques exemples : les biographies sont soit intégrées dans le corps du texte, soit renvoyées en note, voire inexistantes; les titres d'ouvrages, le plus souvent cités en arabe et en anglais, le sont parfois dans l'une des deux langues seulement; Hafez (nouvelle) les cite avec parcimonie, Cachia (critique) les renvoie en notes. Si, respectivement, cinquante et soixante pages sont réservées au roman et à la nouvelle, plus de soixante-dix le sont au théâtre, ce qui au regard de la quantité et de la qualité de la production apparaît comme disproportionné. Le manque de place, joint ici et là à des plans maladroits, conduit en outre à d'importantes lacunes : S. al-Qāsim n'est cité que pour son théâtre; T. Ziyād est absent; des pans entiers de l'œuvre de Mīnah, Munīf, Ḥakīm et toute la production de N. Maḥfūẓ depuis *Mīramār* ne sont pas abordés; enfin, vingt ans de développement de la nouvelle sont liquidés en deux pages, sous la forme de deux listes d'auteurs — pour ne citer que quelques exemples. Les considérations financières et commerciales sont, ici comme ailleurs, préjudiciables à la qualité scientifique de l'ouvrage. On peut d'autre part s'interroger sur le plan global du livre : en vertu de quels critères le chapitre sur les traductions et adaptations est-il intégré dans l'introduction, le chapitre sur le roman en dehors de l'Égypte précède-t-il celui sur le roman égyptien, les chapitres sur la littérature féminine et la poésie en dialectal sont-ils renvoyés à la fin de l'ouvrage et suivent-ils celui sur la critique? L'ensemble des auteurs ont en outre en commun de s'en tenir à une critique traditionaliste se caractérisant par un impressionnisme peu propice à la cohérence interne et qui se fait sentir à la fois dans les résumés et dans les analyses. Ce traditionalisme, excusable dans un ouvrage de vulgarisation, ne l'est plus dans un ouvrage à prétention scientifique : que dire, par exemple, de la division de la poésie moderniste en des phases « pionnière », « chaotique » et « actuelle »? De celle de la critique en « romantique », « réaliste et engagée » et « linguistique »? Que signifient, au juste, ces vieux concepts que sont le « romantisme » et le « réalisme » quand S. Hafez peut — et non sans raison — qualifier de « romantisme socialiste » un courant que d'autres qualifient de « réalisme socialiste »? N'aurait-il pas mieux valu s'apercevoir, à la suite de Jacobson, que toute littérature est, en définitive, « réaliste », en ce sens qu'elle rend compte du monde objectal, social et individuel, et que les différents courants et périodes ne se distinguent que par leur manière d'organiser ce monde et d'y définir des priorités ? Et puis, en fonction de quels critères tel ouvrage est-il cité, résumé et / ou analysé et tel autre ne l'est-il pas? Un mot, enfin, sur la bibliographie :

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

celle-ci se caractérise par un impérialisme anglo-saxon que Badawi cherche à justifier dans sa note préliminaire sans réussir à convaincre.

Ces critiques étant faites, il convient de reconnaître que la première qualité de l'ouvrage — et non la moindre — est celle d'exister. Il s'agit de la première tentative de réunir, d'analyser, d'organiser une production littéraire féconde et — oh combien! — diversifiée qui s'étale sur près de deux siècles — et donc d'un ouvrage courageux de pionniers. Il convient ensuite de rendre hommage — et un hommage appuyé — à l'ensemble de l'équipe qui réunit parmi les meilleurs spécialistes actuels de la littérature arabe moderne. La documentation qu'elle a réussi à rassembler et qui s'étend à des pays jusqu'ici négligés (péninsule Arabique, Soudan, Libye) est impressionnante; aucun courant n'est négligé; l'inventaire des auteurs et des œuvres, sans être complète, n'omet rien de vraiment essentiel; la datation, la périodisation, la caractérisation des œuvres tant du point de vue des sujets traités, que de celui des styles et des langages employés sont, malgré les imperfections mentionnées, pertinentes. En bref, cet ouvrage restera pendant longtemps le seul à faire autorité.

Heidi TOELLE
(Université de Provence)

Arabisches Volkstheater in Kairo im Jahre 1909. Aḥmad ilFār und seine Schwänke. Herausgegeben, übersetzt und eingeführt von Manfred WOIDICH und Jacob M. LANDAU. Beirut, 1993 (Bibliotheca Islamica 38). 489 p.

Cet ouvrage sur « le théâtre populaire arabe en 1909, Aḥmad ilFār (= al-Fār) et ses farces » est l'œuvre conjointe de M. Woidich, le spécialiste incontestable du dialecte du Caire, et J.M. Landau, dont le nom est étroitement lié à l'histoire du théâtre arabe, depuis son livre devenu classique intitulé *Studies in the Arab Theater and Cinema*, Philadelphia, 1958 [7]. Il est composé de deux parties : une introduction (p. 1-89), étude générale sur l'auteur et ses pièces (la partie purement linguistique étant l'œuvre du seul M. Woidich); l'édition des textes, accompagnée d'une traduction allemande.

L'auteur, Aḥmad ilFār, est à peine connu. Son identité reste obscure, d'autant plus qu'il y avait en Égypte, en 1909, pas moins de trois acteurs de théâtre qui portaient ce nom, ou un nom semblable (cf. p. 17 et suiv.).

Les éditeurs ont eu à leur disposition deux manuscrits, l'un conservé à la bibliothèque universitaire de Leiden, l'autre légué par Kurt Menzel (à la mémoire de qui l'ouvrage est dédié) à M. Woidich lui-même.

7. Je profite de l'occasion pour signaler la parution récente d'un autre livre de J.M. Landau, un recueil d'une quarantaine d'articles intéressant, selon le cas, la linguistique, la littérature ou l'histoire (moderne ou contemporaine) publié sous le titre *Jews, Arabs, Turks. Selected Essays* (The Magnes Press, The Hebrew University, Jerusalem, 1993, 492 p.).

BCAI 12 (1996) M.M. Badawi (éd.): The Cambridge History of Arabic Literature, Modern Arabic Literature, recensé par H. Toelle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net